



HAL
open science

Les philosophes, les économistes et la nature : analyse d'une relation complexe pluriséculaire

Christian Saad

► **To cite this version:**

Christian Saad. Les philosophes, les économistes et la nature : analyse d'une relation complexe pluriséculaire. 2023. hal-04051510

HAL Id: hal-04051510

<https://hal.univ-antilles.fr/hal-04051510>

Preprint submitted on 3 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES PHILOSOPHES, LES ÉCONOMISTES ET LA NATURE : ANALYSE D'UNE RELATION COMPLEXE PLURISÉCULAIRE

« Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. La nature, mutilée, surexploitée, ne parvient plus à se reconstituer et nous refusons de l'admettre. Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas ! Prenons garde que le 21^{ème} siècle ne devienne pas, pour les générations futures, celui d'un crime de l'humanité contre la vie ¹ ». Ces mots du Président Jacques Chirac lors de la conférence sur le sommet de la terre à Johannesburg le 2 septembre 2002, sont plus que jamais d'actualité. De même, le 6^{ème} rapport du GIEC publié le 28 février 2022 montre une fois de plus, l'impact de l'activité humaine sur le réchauffement climatique. Celui-ci semble plus rapide que prévu et de nombreux effets irréversibles sont mis en avant par le GIEC : réduction de la disponibilité en eau et en nourriture, impact négatif sur la santé de toutes les régions du monde, baisse de moitié des aires de répartition des espèces animales et végétales.

Une question évidente et cependant profonde doit être posée : comment en est-on arrivé à ce stade ? Comment expliquer, que les politiques environnementales peinent encore à être vraiment efficaces alors que les effets négatifs pour la planète, la nature et les hommes se font d'ores et déjà sentir ?

Ces interrogations appellent à sérieusement et profondément interroger l'Homme sur son rapport à la nature. Pour tenter d'y répondre, une approche philosophique et d'histoire des idées nous semble pertinente. En effet, une compréhension réelle de la situation grave que l'humanité est en train de vivre, ne peut se comprendre sans une mise en perspective historique et philosophique. L'activité économique, parce qu'elle est fortement productrice de gaz à effet de serre, a une responsabilité directe dans le changement climatique que nous sommes en train de vivre. C'est la raison pour laquelle, la convocation des pensées économiques du passé est indispensable afin d'obtenir les logiques de fond permettant d'éclairer la situation environnementale contemporaine.

1) La Chine antique : tempérance économique, respect de la Nature et rôle déterminant de l'agriculture

Entre le VII^{ème} et le V^{ème} siècle avant Jésus-Christ, des réflexions économiques vont apparaître en plusieurs lieux du monde. En Chine, ces réflexions économiques sont consubstantiellement liées au pouvoir politique mais aussi aux rapports de force entre États et aux guerres. La force des États se trouve dans la réalité matérielle qui incarne la volonté hégémonique de domination : les États ayant le plus de ressources sont ceux qui arriveront à imposer leurs volontés aux autres. C'est dans ce contexte qu'à cette époque antique, une pensée économique chinoise naîtra avec des éléments d'analyse portant directement sur la Nature.

¹ Discours du Président de la République, Monsieur Jacques Chirac, sommet sur la terre de Johannesburg, 2 septembre 2002.

La pensée philosophique chinoise s'est développée à partir de plusieurs grands mouvements ou Écoles. Chacune d'entre elles prendra des positions à l'endroit de la richesse, du rôle de l'État, des institutions, de la production économique au centre de laquelle se trouve l'agriculture. C'est vis-à-vis de celle-ci que nous retrouverons plus ou moins implicitement, une pensée économique relative à la Nature chez les penseurs chinois antiques.

La première École est celle du Tao Kia qu'on appelle aussi école de la vie ou de la voie plus habituellement appelée Taoïsme. Le Taoïsme est à la fois une philosophie et une religion. Il souligne la nécessité de faire ce qui est naturel et de suivre un mouvement qui doit être en accord harmonie avec le Tao. Ce dernier est une force cosmique, la « mère du monde », un principe général qui crée tout ce qui existe. C'est aussi la quintessence de la réalité et une force fondamentale qui traverse tout l'univers. Le Tao peut ainsi se définir comme :

« Une puissance indéfinissable et confuse existait depuis l'éternité. Elle était avant la naissance du ciel et de la terre. Perfection indéterminée. Énergie éternelle. Mouvement sans fin. Mouvement immuable. Force unique. Omniprésente. Impérissable. Sans nom mais connue de tous. Mère et principe créateur de l'univers. Nul ne connaît son nom. On l'appelle le Tao. Il échappe à toute définition. Invisible, il est immense. Immobile, il se propage à l'infini. En fuyant, il revient. Ainsi, immense est le Tao. Immenses le ciel et la terre. Immense l'être. Quatre immensités dans l'univers, dont l'être. L'homme épouse le rythme de la terre, la terre s'accorde avec le ciel, le ciel s'harmonise avec le Tao. Le Tao est la loi, la voie de la nature. Et la voie demeure, éternelle. ²».

Le taoïsme philosophique a comme fondateur Lao Tseu né en -604. Il expose dans le *Tao Te King* les principes généraux du Tao. La liberté individuelle est au cœur de la réflexion Taoïste et elle est contre toute forme de protection et d'intervention. Cette philosophie Taoïste va donc privilégier l'individualisme. En conséquence, l'homme comme la société doivent respecter le Tao car il correspond à une loi naturelle parfaite qui ne nécessite aucune incarnation dans des formes de gouvernement. On retrouve une idée qui sera reprise bien plus tard par Rousseau avec le concept d'état de nature. Pour le *Tao Te King* en effet, les premiers hommes vivent à l'état de nature et sont dépourvus de défauts. Ils ont été corrompus et sont même devenus immoraux par la société et ses institutions politiques. Une certaine tempérance est proposée par le *Tao Te King* et, celle-ci conduit à ne pas vouloir de biens matériels plus que de besoin. En effet, trop de possessions matérielles entraîneront un trouble à l'esprit et l'éloignera de l'essentiel. Le Taoïsme va condamner la propriété privée et la cupidité :

« Celui qui connaît les hommes acquiert la sagesse. Celui qui se connaît lui-même possède la lumière. Celui qui conduit les hommes est fort. Mais celui qui se maîtrise lui-même détient la vraie puissance. Celui qui se contente de ce qu'il a est le vrai riche. Être sans désir, c'est posséder le monde. C'est suivre la voie. Si celui qui persévère

² Lao Tseu, *Tao Te king*, bibliothèque des religions, P.11, <http://www.religare.org/livre/taoisme/ta-teoking.pdf>

fait preuve de volonté, celui qui demeure dans l'ordre des choses est le Sage absolu. Celui qui meurt mais reste dans le souvenir des hommes a touché à l'éternité³ ».

Il sera ensuite proposé de supprimer les institutions sociales ainsi que la propriété qui conduit à la recherche effrénée du gain et de l'enrichissement matériel. Lao Tseu se fera très critique vis-à-vis de l'intervention intempestive de l'État qui, très souvent, conduit à des impôts qui ont pour conséquence d'appauvrir la population et d'entraîner un risque de révolte. De même, la propriété incite à des actes répréhensibles comme le vol. La société idéale est ainsi une société ayant peu d'habitants qui vit au rythme de la nature :

« Si je gouvernais un petit royaume avec peu d'habitants (...) le peuple (...) compterait jours et années avec des cordelettes comme dans le passé. Il trouverait savoureuse sa nourriture, beaux ses vêtements, agréable sa maison, pleines de douceur ses coutumes ancestrales. Non loin de là, il apercevrait avec bonheur les hommes du pays voisin. Il entendrait chanter leurs coqs et aboyer leurs chiens. Il vivrait au rythme des saisons, et mourrait de vieillesse sans avoir connu le pays voisin⁴ ».

Deux siècles plus tard, l'École de la voie avec le philosophe Sui Hing (IV^{ème} siècle av. J.-C.) soulignera l'importance des liens qui existent entre les individus et il proclamera l'importance du travail. Il considère qu'il n'y a ni riche ni pauvre, ni classes supérieures, ni classes inférieures et il en appelle à être satisfait de ce que l'on a :

« Si le peuple ne voit pas de choses extravagantes, il se contentera de ce qu'il a. S'il n'y a pas de désir, le peuple sera satisfait... Celui qui sait se contenter est toujours riche⁵ ».

Sui Hing va privilégier l'échange direct c'est-à-dire le troc, à toute autre forme d'échange. L'échange mutuel est pour lui le meilleur moyen de satisfaire aux besoins de la société. Pour Sui Hing, c'est la production agricole qui constitue la vraie richesse mais il n'en déduira pas pour autant la suppression des autres activités. La Nature sera ainsi au centre des préoccupations de Sui-Hing car c'est grâce à elle qu'il y a une production agricole : *« Le prince sage cultive la terre et se nourrit avec le peuple ; il gouverne en même temps qu'il prépare lui-même ses aliments⁶ ».*

Une cinquantaine d'années plus tard, Confucius (Kong Fou Tseu, 551- 479 av. J.-C.) fonde l'École du *Rujia* appelée aussi École des lettrés. Cette école se traduit par une grande empathie provenant d'un principe moral fondamental appelé *Ren*. Ce principe conduit à une bienveillance généralisée, des hommes entre eux, qui se traduit par une loi absolue de l'ensemble des vertus humaines : justice, prudence, respect, générosité, bienveillance, etc.

Confucius développe aussi la doctrine de l'invariable milieu dans laquelle il préconise d'éviter strictement tout excès. La Nature sera au cœur du développement de la

³ Ibid, p.13.

⁴ Ibid, p.21.

⁵ Sui-Hing cité par Jacques Wolff, *Les pensées économiques*, Montchrestien, Paris 1988, p.14.

⁶ Ibid, p.15.

pensée confucéenne car l'homme de bien, le Junzi, arrivé à l'équilibre de ses passions, agit en conformité et en harmonie avec l'ordre de la Nature.

Dans cette pensée confucéenne, l'économie est essentielle car la pratique religieuse ne peut s'effectuer pleinement que lorsque les conditions matérielles minimales sont obtenues. Le bien-être matériel est un objectif légitime et un certain nombre de principes et de recommandations sont proposées afin d'y parvenir.

L'approche économique de Confucius privilégie le travail et la terre. La Nature est ainsi essentielle car si l'artisanat tient une place importante, l'agriculture n'est pas en reste car le progrès social se mesure à la quantité de céréales. Le progrès technique même rudimentaire est un moyen avec l'éducation, de contrôler la Nature. Cette dernière est essentielle et respectée car c'est elle qui favorise une agriculture de quantité et de qualité suffisantes pouvant satisfaire le peuple. C'est aussi l'agriculture qui autorisera les gouvernements à fixer des objectifs et à y parvenir : « *C'est sur la base de l'agriculture que les objectifs du gouvernement peuvent être atteints*⁷ ».

La philosophie confucéenne établit une philosophie économique critique vis-à-vis de ce qu'en terme moderne nous appelons le « laissez-faire » car, celui-ci engendre des inégalités. Pour Confucius les prix doivent être surveillés et contrôlés par l'État ainsi que la production, la distribution et la consommation.

Par la suite, Meng Tzeu ou Mencius (-372, -289) a étudié auprès de Zi Si, petit-fils de Confucius. Pour lui, l'homme est bon par nature. La compassion est un phénomène inné et confine à la bonté qui facilitera le confucianisme. Cependant, dans la lignée de la pensée confucéenne à laquelle il appartient, il considère que les problèmes politiques sont liés au manque de vertu des souverains. La morale des gouvernants est essentielle au bon fonctionnement des institutions et du pays. Meng Tzeu considère comme essentielle la volonté de préserver sa bonté naturelle, de maîtriser son besoin d'enrichissement et ses désirs matériels. Le souverain se doit donc de montrer l'exemple et il doit gouverner de façon vertueuse. Ce faisant, ses sujets seront amenés à l'imiter. Meng Tzeu en citant le livre des Vers nous dit :

« Je me comporte comme je le dois envers ma femme, ensuite envers mes frères aînés et cadets afin de gouverner convenablement mon État qui n'est qu'une famille. Cela veut dire qu'il faut cultiver ses sentiments d'humanité dans son cœur et les appliquer aux personnes désignées et que cela suffit⁸ ».

Pour lui, la Chine de son époque est pauvre matériellement parce que la guerre et la politique des souverains manquent de vertus. Meng Tzeu développera une approche qu'on peut qualifier de libérale. Il préconise une non-intervention de l'État dans l'économie, un refus catégorique des monopoles et une diminution des impôts.

La création d'écoles est préconisée mais Meng Tzeu considère que l'instruction n'est efficace qu'à partir du moment où le peuple est correctement nourri. On retrouve ici un respect de la nature car c'est elle qui grâce à l'agriculture permet à la société de se

⁷ Confucius cité par Jacques Wolff, Les pensées économiques, Montchrestien, Paris 1988, p.15.

⁸ Louis-Auguste Martin, Histoire de la morale, la morale chez les Chinois, Paris, Librairie Bestel 1859, p.139.

construire avec efficacité et méthode. L'approche libérale est la meilleure y compris dans le domaine agricole car :

« *Si vous n'intervenez point dans les affaires des laboureurs en les enlevant par des corvées forcées aux travaux de chaque saison, les récoltes dépasseront les consommations⁹* ».

L'agriculture est ainsi au cœur de la pensée confucéenne de Meng Tzeu et la Nature, en ce qu'elle permet une agriculture à la base de toute société épanouie, doit être vénérée. C'est donc à l'État de favoriser le respect de la Nature en permettant une production agricole efficiente :

« *Si l'on gouverne les populations de manière à ce que leurs champs soient bien cultivés, si on allège les impôts en n'exigeant que le dixième du produit, le peuple pourra acquérir de l'aisance et du bien-être¹⁰* »

Un autre membre important de cette école de *Rujia* est Siun Tseu ou Xun Zi (-300,-230 av. J.-C.). Il est considéré comme le plus célèbre disciple de Confucius. Pour Siun Tseu dès sa naissance l'humain se caractérise par des désirs matérialistes. Le besoin de possessions matérielles semble intrinsèque à l'être humain or, il y a une quantité limitée de biens. Ce problème économique de base conduit Siun Tseu à proposer comme solution une restriction des besoins matérialistes car, si on ne restreint pas les désirs des individus alors des dissensions se produiront rapidement. Tout l'enjeu sera alors de freiner les pulsions matérialistes des individus afin de ne pas exiger de produire plus de biens que la Nature ne peut en fournir. On en arrive ainsi à constater que le point commun à la pensée confucéenne est la modération dans la consommation et les besoins matérialistes ainsi qu'un respect et même une vénération profonde de la Nature. Cette dernière doit être profondément respectée car c'est elle qui permet une agriculture efficace conduisant à une société qui, ayant satisfait ses besoins matériels de base, peut aller vers l'éducation et le développement spirituel.

Du VII^{ème} au III^{ème} siècle av. J.-C., l'École des légistes (ou *Fa Jia*) se développe. Elle aura tout comme les écoles et courants de son époque, une analyse sur l'importance de l'agriculture et de la Nature pour la société et l'économie de son temps. Les deux auteurs majeurs de cette époque auront comme caractéristique de ne plus être des philosophes mais des hommes de pouvoir au cœur de l'action politique, recherchant des résultats efficaces, ostensibles et quantifiables. Pour cette École, le gouvernement par la loi est, en tout point, supérieur au gouvernement par les hommes. Il est donc impératif de gouverner selon des lois écrites et promulguées qui vont s'appliquer à tous, sans aucun recours à l'arbitraire. Les lois se doivent d'être parfaites et justes ce qui est un moyen pour l'État d'atteindre un pouvoir absolu. Selon l'École des légistes, les questions économiques sont centrales avec des concepts toujours valables de nos jours comme la richesse, la monnaie, la division du travail, les finances publiques et l'agriculture.

L'ouvrage de Guan Zhong (Kouang-Tchong) le *Guanzi*, reprend les analyses qu'il expose en tant que Premier ministre à son Prince Huan ayant régné de -685 à -643. Guan Zhong dans l'ouvrage éponyme le *Guanzi*, précisera l'importance du grain pour un État. Il considère ainsi que l'économie d'un État est basée sur le grain mais la

⁹ Confucius et Mencius, *Les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine*, traduction M.G Pauthier, Paris, éditions Charpentier, 1846, p.247.

¹⁰ Meng-Tzeu cité par Jacques Wolff, *Les pensées économiques*, Montchrestien, Paris 1988, p.15.

politique d'un État consistera à utiliser la monnaie comme moyen de contrôle. Pour lui, « *La monnaie métallique doit servir à acheter le surplus des agriculteurs durant les bonnes années*¹¹ ».

La nature est ici perçue comme centrale tout comme chez Confucius et Meng Tseu car, c'est encore elle qui permet l'agriculture et la culture du grain. Guan Zhong dira même « *dans l'éventualité où le grain deviendrait lourd et que les greniers seraient pleins... le grain sera le moyen de paiement des salaires*¹²».

La terre est ici au cœur de la pensée de Guan Zhong pour lequel « *La quantité de monnaie en circulation doit être calculée en fonction de la quantité des terres cultivées dans l'État*¹³ ».

Il reconnaît aussi l'importance de devoir cultiver toutes les terres afin de proposer du travail à tous les individus. La lutte contre la pauvreté passe ainsi par l'agriculture, la valorisation du travail et en cas de besoin, par l'octroi de prêt aux agriculteurs. Ainsi pour lui, la terre est la source de toutes choses et même la racine de toute vie. Plus encore la terre doit être respectée car « *si la terre n'est pas mise en valeur avec sagesse et harmonie, la politique ne peut pas être juste*¹⁴».

Appartenant aussi à l'école des légistes, Shang Yang (-390, -338 av. J.-C.) va rédiger le *Livre du prince Chang*. Dans cet ouvrage, l'agriculture sera une fois de plus privilégiée et la pierre angulaire de l'ensemble de l'édifice politico-économique : « *Les moyens par lesquels un pays devient prospère sont l'agriculture et la guerre*¹⁵». Le chef de l'État se doit donc de laisser les soldats faire la guerre afin de rendre l'État fort et, ce sera le rôle des agriculteurs que d'enrichir le pays :

« *Le pays dépend de l'agriculture et de la guerre pour sa paix et également du souverain pour son honneur. En effet, si le peuple n'est engagé ni dans la guerre ni dans l'agriculture, cela signifie que le souverain aime les belles lettres et que les fonctionnaires ont perdu en règles de conduites*¹⁶ ».

Le point commun à l'ensemble de ces Écoles chinoises antiques se caractérise ainsi par trois éléments majeurs. Tout d'abord, un besoin de respecter des règles morales strictes conduisant à une tempérance dans la recherche des richesses matérielles. Ensuite, une réflexion économique aboutie avec des concepts modernes sur la consommation, la production, et la monnaie. Enfin par un respect profond de la Nature car, celle-ci fournit les productions agricoles dont les grains. Ces productions agricoles sont essentielles à la fois pour le bien-être de la population mais aussi dans la perspective d'enrichir l'État. Une dépendance certaine vis-à-vis de la Nature semble

¹¹ Guan Zhong cité par Jacques Wolff, *Les pensées économiques*, Montchrestien, Paris 1988, p.17.

¹² Ibid. p.17

¹³ Ibid. p.17

¹⁴ Ibid. p.19.

¹⁵ *The book of Lord Shang*, traduit par L. Duyvendak, p.98. Les classiques des sciences sociales,

http://classiques.ugac.ca/classiques/duyvendak_jjl/B25_book_of_lord_shang/duyvlord.pdf

¹⁶ Ibid. p.99.

caractériser ces Écoles chinoises antiques, tant celle-ci demeure importante pour toute la régulation sociale et la puissance de l'État.

2) La pensée Grecque antique : soumission aux lois naturelles et critique de la chrématistique

Xénophon (-430, -355 av. J.-C.) publie deux ouvrages dans lesquels se dégage une réflexion économique, liée à la morale pratique : *L'Économique* et *Le Revenu de l'Attique*. Rétrospectivement, *L'Économique* est considéré comme le premier traité de microéconomie et *Le Revenu de l'Attique* comme le premier essai de macroéconomie.

Dans ses ouvrages, Xénophon examine comment assurer la richesse d'Athènes et comment lutter contre la pauvreté. La richesse ne provient que de la production de biens utiles, au premier rang desquels se trouvent les biens agricoles. En effet, pour lui, l'activité centrale qui va assurer la prospérité de toutes les autres, est l'agriculture qui utilise la terre et le travail de ses habitants. Si les activités artisanales ont une importance pour Xénophon, cela vient essentiellement du fait qu'elles transforment les produits issus de la terre. On constate ainsi un rôle déterminant de l'agriculture dans la pensée économique de Xénophon. La Nature est ainsi de façon plus ou moins directe, au centre de ses préoccupations économiques.

Plus tard, Platon (-428, -348 av. J.-C.) propose dans *La République*, un système communiste aristocratique intégral. *Communiste* car fondé sur l'appropriation collective des biens, des femmes, des enfants et des esclaves. *Aristocratique* car s'appuyant sur l'existence de classes sociales comprenant des magistrats, des guerriers et des travailleurs. La Cité idéale, pour Platon, est la Cité où chacun est bien à la place qui lui revient en fonction de ses aptitudes, de ses qualités morales, de ses talents intellectuels ou physiques. Il fixe à 5040 citoyens, un État juste et parfait imaginé dans *La République*. Le communisme est le meilleur des systèmes politiques et économiques car pour Platon, le plus grand mal de la cité c'est ce qui la divise et en fait plusieurs :

« Mais y a-t-il, selon nous, pour l'État un mal plus grand que ce qui le déchirera et qui, à la place d'un seul, en produira plusieurs ? Ou de plus grand bien que ce dont le lien l'unira et le fera un¹⁷ ? »

Platon, dans son ouvrage *Les lois*, conscient que la Cité idéale est une approche idéaliste, propose un système communiste praticable qu'il appelle la Cité possible. Dans celle-ci, les hommes s'approprient uniquement les biens de production et les esclaves. Mais, c'est dans le *Critias*, que sont pour la première fois, relatées des catastrophes environnementales liées à l'érosion des sols. En effet, Platon explique que lorsque les dieux se partagèrent le monde, Athèna et Hèphaistos reçurent l'Attique. Ils y firent naître des citoyens honnêtes et leur apprirent l'organisation politique. Les noms de ces citoyens ont été conservés, mais les traces de leurs actions n'existent plus à la suite de déluges. L'Attique était selon Platon habitée par trois classes de citoyens : les agriculteurs, les artisans et les guerriers, qui vivaient ensemble, sans

¹⁷ Platon, Œuvres complètes, bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard 1950, p.1036.

rien posséder personnellement. Le territoire allait jusqu'à l'Isthme et comprenait la Mégaride, et il s'étendait au nord jusqu'au fleuve Asopos. La qualité du sol était exceptionnellement fertile et pouvait nourrir de nombreux habitants. Pourtant un événement malheureux survint : « Quant à la ville, l'aspect en a été modifié par des tremblements de terre et des pluies extraordinaires, qui ont dilué et entraîné le sol »¹⁸.

Platon outre le dialogue du *Critias*, décrira aussi dans le *Timée*, une histoire vieille selon lui de 9000 ans. Ce récit a été conté au législateur athénien Solon (-640, -558 av. J.-C.) par un vieux prêtre égyptien de la déesse Neith¹⁹, à Saïs ville d'Égypte autour de -590 av. J.-C. Solon, retournant à Athènes, confie cette histoire à son parent Critias l'ancien qui la transmettra à son tour à son petit-fils Critias le jeune qui a la particularité d'être l'élève de Socrate et l'oncle maternel de Platon. Cette histoire est celle de l'Atlantide, évoquée par Platon dans ses dialogues le *Timée* et le *Critias*. Cette île mythique, aussi grande qu'un continent, aurait été attribuée au dieu de la mer, Poséidon lors du partage du monde. L'Atlantide était initialement prospère mais Zeus, pour punir les hommes de leur avidité et de leur injustice, déclencha un déluge et l'île disparut sous les eaux :

« Tant qu'ils raisonnèrent ainsi et gardèrent leur nature divine, ils virent croître tous les biens dont j'ai parlé. Mais quand la portion divine qui était en eux s'altéra par son fréquent mélange avec un élément mortel considérable et que le caractère humain prédomina, incapables dès lors de supporter la prospérité, ils se conduisirent indécentement, et à ceux qui savent voir, ils apparurent laids, parce qu'ils perdaient les plus beaux de leurs biens les plus précieux, tandis que ceux qui ne savent pas discerner ce qu'est la vraie vie heureuse les trouvaient justement alors parfaitement beaux et heureux, tout infectés qu'ils étaient d'injustes convoitises et de l'orgueil de dominer. Alors le dieu des dieux, Zeus, qui règne suivant les lois et qui peut discerner ces sortes de choses, s'apercevant du malheureux état d'une race qui avait été vertueuse, résolut de les châtier pour les rendre plus modérés et plus sages »²⁰.

Aristote élève de Platon, développe dans son ouvrage *Politique*, une conception opposée à celle de son maître. Il récuse le système communiste de Platon, qui ne tient pas compte, selon lui, de la nature humaine. Un tel système conduirait à la misère du fait de l'irresponsabilité des hommes car, ce qui appartient à tout le monde n'appartient à personne.

L'approche réaliste et inductive d'Aristote, le conduit à justifier les principes de l'économie de marché et de la propriété privée. C'est un philosophe libéral. Toutefois, il rejoint Platon dans sa condamnation de la richesse pour la richesse. Plus précisément, dans la *Politique*, Aristote précisera sa définition de l'économique. Pour lui, celle-ci se définit par « l'administration domestique car toute cité se compose de famille²¹ ». Il s'agit de l'art du maître de maison provenant du grec ancien Oïkos

¹⁸ Platon, *Critias*, notices sur le *Critias* d'Émile Chambry p.6, la bibliothèque électronique du Québec ; <https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-Critias.pdf>

¹⁹ La déesse Neith est assimilée par les Grecs à Athéna

²⁰ Platon, *Critias*, p.44, la bibliothèque électronique du Québec

²¹ Aristote, *Politique*, in *Œuvres*, La pléiade, p.381.

(maison) et Nomos (la loi). Constat important, l'économique appartient et est même incluse dans la politique tout comme la famille appartient à la cité. Dans le livre I de la *Politique*, Aristote posera la question essentielle de l'économique :

« Or il y a une partie que certains tiennent pour constituant l'administration domestique, que d'autres tiennent même pour constituant la partie la plus importante de celle-ci ; nous aurons à considérer ce qu'il en est : je veux parler de ce que l'on appelle la chrématistique ²² ».

C'est cette réflexion d'Aristote sur l'art d'acquérir des richesses ou chrématistique, qui nous permettra de déduire le rôle et l'importance de la Nature dans ses considérations économiques.

Aristote distingue deux "chrématistiques", l'une incluse dans l'Économique et l'autre en dehors. Ce faisant il oppose un art naturel à un art non naturel d'acquérir les richesses. La chrématistique naturelle ou nécessaire est pour Aristote totalement liée à l'économique en tant *« qu'art d'administrer une maison²³ »*. En effet l'une, – l'économique – use des biens procurés par l'autre – la chrématistique –. L'art naturel d'acquérir ou de procurer des biens est acceptable et même nécessaire car elle est indispensable à la vie heureuse et au bonheur. Il s'agit de la capacité à obtenir les biens nécessaires à la vie pour une consommation immédiate ou une mise en réserve au sein de la famille :

« Une espèce déterminée de l'art d'acquérir constitue donc par nature un élément de l'administration domestique, parce qu'il faut que l'on dispose des choses qui forment une réserve nécessaire pour vivre et utile à la communauté civique ou à la communauté familiale (...) Voilà ce qui semble-t-il, fait en tout cas la vraie richesse. Car dans ce genre de possession, ce qui est en soi suffisant pour que l'on vive bien n'est pas illimité. ²⁴ ».

Dans cette chrématistique naturelle Aristote va inclure l'élevage du bétail, des chevaux, l'apiculture, les animaux aquatiques ou ailés. L'agriculture sera aussi incluse dans cette chrématistique naturelle en ce qu'elle *« s'occupe de la terre nue comme de la terre plantée²⁵ »*. De fait, la chrématistique naturelle pour essentielle qu'elle soit, est fortement liée à la Nature elle-même ainsi qu'aux besoins naturels des hommes. C'est aussi pour cela qu'on peut en déduire que la Nature est profondément respectée et essentielle à l'édifice économique de la pensée aristotélicienne. Qui plus est, cette nature se retrouve aussi privilégiée lorsqu'Aristote posera explicitement la question de l'emplacement parfait de la Cité. Celle-ci devra se situer idéalement par rapport à la mer mais aussi eu égard à la situation topographique du territoire :

« Quant à l'emplacement de la cité, s'il faut le choisir conforme à notre souhait, il convient de bien le situer tant par rapport à la mer que par rapport à l'ensemble du territoire²⁶ ».

Nous pouvons donc en conclure que la chrématistique nécessaire, est fortement rattachée à la Nature car c'est elle qui satisfait les besoins des hommes et concourt à leur bonheur. Cette chrématistique respecte aussi profondément la Nature car elle met

²² Ibid, p. 381.

²³ Ibid, p.388.

²⁴ Ibid, p.390.

²⁵ Ibid, p.391.

²⁶ Ibid, p.588.

des limites strictes dans l'art d'acquérir des biens et des richesses. Ces limitations empêchent donc de produire plus que le nécessaire et ne conduit jamais à une sur-exploitation – si tant est que les moyens techniques de l'époque l'autorisent – des ressources naturelles.

À l'opposé, la chrématistique proprement dite ou chrématistique commerciale est fortement critiquée par Aristote :

« Mais il est un autre genre de l'art d'acquérir, qu'on appelle principalement (...) la chrématistique, à cause de quoi l'on pense que la richesse et la possession des choses n'ont aucune limite²⁷ ».

Cette chrématistique n'est pas pour Aristote naturelle et elle *« vient plutôt d'une certaine pratique des choses et d'une industrie²⁸ »*. On peut la définir en terme moderne comme étant le commerce qui recherche et permet un enrichissement sans limites. Aristote va ainsi condamner l'échange monétaire et principalement celui qui a comme objectif le maximum de profit :

« Une fois la monnaie ainsi trouvée vu les nécessités de l'échange, apparut l'autre espèce de la chrématistique, l'espèce mercantile, laquelle dut prendre au début une forme simple, et devient ensuite, avec l'expérience, davantage l'art de trouver les sources du plus grand profit et le genre d'échange permettant de l'obtenir²⁹ ».

Aristote précise et met en garde :

« Il semble ici nécessaire que toute richesse ait une limite, tandis que nous voyons le contraire dans la pratique : tous ceux qui s'adonnent à la chrématistique augmentent sans limites la quantité de leur monnaie³⁰ ».

La richesse pour lui ne doit pas être une fin en soi il condamne ainsi ceux qui

« S'obstinent à penser qu'ils ont pour devoir de conserver ou d'augmenter sans limites la quantité de monnaie qu'ils possèdent. Cette disposition vient du souci de vivre non du vivre bien³¹ ».

Or, dans le cadre de cette recherche infinie de richesse, la monnaie est détournée de son rôle de facilitateur des échanges et, le lien entre la monnaie et les besoins naturels liés à la chrématistique domestique sont rompus.

De même, la chrématistique naturelle est au contraire de la chrématistique proprement dite ou commerciale, respectueuse de la nature car c'est elle qui permet de nourrir l'homme :

« De même la nature doit fournir aussi, en vue de notre alimentation, la terre, la mer ou autre chose ; à partir de là il sied au chef de famille de gérer convenablement les aliments³² ».

²⁷ Ibid, p. 390.

²⁸ Ibid, p 390.

²⁹ Ibid, p.392.

³⁰ Ibid, p.393

³¹ Ibid, p.393

³² Ibid, p.394.

Aristote parle ainsi de biens naturels c'est-à-dire qui existent naturellement et fournis par la nature.

« C'est en effet, l'ouvrage de la nature que de fournir des aliments à ce qu'elle engendre. Tout trouve un aliment dans le résidu de ce dont il provient. Voilà pourquoi la chrématistique qui vient des fruits de la terre et des animaux est, pour tous les hommes, conforme à la nature. Mais étant donné que la chrématistique, comme nous l'avons dit, a deux formes, que l'une est mercantile, l'autre domestique, que cette dernière est nécessaire et qu'on l'approuve, tandis que celle dont les échanges font l'objet est blâmée à bon droit (car elle n'est pas naturelle, mais représente le profit que les hommes retirent les uns des autres)³³ ».

Ainsi la chrématistique conforme à la Nature est acceptée. On en déduit encore fois, toute l'importance de la Nature dans la pensée économique aristotélicienne. Le respect et même la soumission aux lois naturelles conditionnent la réalité économique et les besoins humains fondamentaux. Dérespecter cette nature par une chrématistique artificielle, non naturelle et donc non respectueuse des lois naturelles est totalement condamnable pour le philosophe grec. C'est aussi pour cette raison et dans la même optique qu'Aristote condamnera l'usure et l'intérêt de même que les activités commerciales intrinsèques à la chrématistique non naturelle ou mercantile.

3) L'Agriarianisme romain : déférence vis-à-vis de la Nature

Plus tard, Pline l'ancien (23-79 apr. J.-C.) écrivain et naturaliste romain, tente dans une œuvre monumentale et dans un esprit encyclopédique bien avant l'heure, de regrouper l'ensemble des connaissances scientifiques du monde romain. Dans son *Histoire naturelle* en 37 livres, il consacre son analyse à la description mathématique du monde. Par la suite, sont étudiées avec précision la cosmologie, la géographie, l'ethnographie, la botanique, la pharmacologie, l'histoire de l'art, la magie, l'exploitation minière et la minéralogie.

Pline dit avoir lu plus de deux mille ouvrages pour rédiger son *Histoire naturelle*. S'appuyant sur Aristote et ses travaux sur les arcs-en-ciel, mais aussi se référant à Anaxagore de Clazomènes, Dicéarque et de très nombreux autres savants antiques, il montrera toute l'importance que revêt la terre :

« Seule entre toutes les choses de la nature, elle a mérité par tous ces bienfaits qu'on lui donnât le nom sacré de mère. Elle appartient aux hommes comme le ciel à Dieu ; naissants elle nous nourrit ; une fois venus à la lumière du jour, elle nous sert toujours de support ³⁴ ».

Il constate cependant que des phénomènes naturels dévastateurs peuvent avoir lieu. Il étudie par exemple la foudre et en se référant au Livres des Étrusques, il en recense

³³ Ibid p.395

³⁴ *Histoire naturelle de Pline*, traduction de M. Littré, Firmin-Didot, Paris, 1877, p.128.

onze espèces³⁵. La pluie, la grêle, le brouillard, la neige, la canicule, les tempêtes sont aussi étudiés par Pline l'ancien. Il constate ainsi que :

« *L'eau descend en pluie, se congèle en grêle, se soulève en flots, se précipite en torrents ; l'air se condense en nuages, se déchaîne en tempête* ³⁶ ».

Enfin, *l'Histoire naturelle* de Pline par ses précisions, sa profondeur et son exhaustivité, est un vibrant hommage à vénérer la nature et la terre elle-même. Il condamne fermement notre ignorance de la terre : « *parmi les crimes de notre ingratitude je compterai aussi notre ignorance de la nature de la terre*³⁷ ». Enfin, Pline l'ancien constatera déjà une érosion des sols, le déclin des rendements agricoles et la déplétion des ressources. « *Il est nécessaire de bien cultiver, périlleux de cultiver trop bien* ³⁸ ». Son ouvrage outre son aspect encyclopédique, est un vibrant appel au respect de la Nature et au besoin d'en prendre soin. Plus généralement, Pline l'ancien s'inscrit dans ce qu'il est convenu d'appeler l'agrarianisme romain. Ce dernier va privilégier le travail de la terre, l'agriculture, la déférence vis-à-vis des agriculteurs et plus fondamentalement, la valorisation de la Nature. Ainsi, pour Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.) auteur du traité sur l'économie agricole *De agri cultura*, « *c'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens, les soldats les plus courageux ; que les bénéfiques sont honorables, assurés et nullement odieux*³⁹ ». Plus tard, Varron (116-27 av. J.-C.), auteur de *De l'agriculture* (*Res rusticae*), nous dira : « *L'agriculture est un art aussi grand qu'il est nécessaire*⁴⁰ ». De son côté, Columelle (1^{er} siècle apr. J.-C.), auteur du *De re rustica* avancera que « *La seule agronomie qui sans nul doute tient de si près de la sagesse et qui a tant de rapport avec elle*⁴¹ ».

On peut donc en déduire que chez les auteurs romains, l'agriculture est privilégiée et que de ce fait la Nature est essentielle dans la pensée de ces auteurs. C'est en effet elle qui permet de nourrir la population et les soldats, si importants pour la conquête de nouveaux territoires chez les Romains.

4) Le Moyen Âge : une pensée économique indirecte intégrée à la théologie chrétienne qui ne s'intéresse pas directement à la Nature

La réflexion économique médiévale ne peut se comprendre que de façon indirecte. Elle est en effet enchâssée dans une logique théologique et juridique qui ne privilégiait que de façon secondaire les réflexions économiques. Celles-ci ne prenaient sens essentiellement que lors de discussions approfondies dont l'enjeu véritable était d'ordre moral et politique. On peut ainsi se référer aux *Traité sur l'usure* de Robert de Courçon, Gilles de Lessines, Alexandre d'Alexandrie ou encore au *Traité sur les monnaies* de Nicolas Oresme. Souvent, ce sont les *Sommes* des théologiens et les commentaires des écrits d'Aristote ou les réflexions juridiques sur les contrats qui

³⁵ Idem, p.125.

³⁶ Idem, p.128.

³⁷ Idem, p.130.

³⁸ Pline l'ancien, cité par Ahmed Silem, *Histoire de l'analyse économique*, Hachette supérieur, Paris, 1995, P.23.

³⁹ Caton, *De l'agriculture*, introduction à l'économie rurale.

<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/caton/agriculture.htm>

⁴⁰ Varron, *De l'agriculture*, Livre 1, III ; <http://www.roma-quadrata.com/varronagriculture.html>

⁴¹ Columelle, *De l'économie rurale*, traduction de Louis Du Bois, Panckoucke éditeur, Paris, 1845, p.15.

conduisent à trouver des analyses qui pouvant par extension être considérées comme économiques :

« Là se tient, sans doute, la principale difficulté d'accès à la pensée économique médiévale : elle ne s'est jamais érigée en objet autonome et ne saurait constituer autre chose qu'une dimension, parmi d'autres, d'une interrogation théologique, philosophique ou juridique⁴² ».

Joseph Schumpeter ira dans le même sens en ce qui concerne la pensée scholastique :

« Mis à part les questions purement théologiques, ce furent surtout des problèmes de théorie ou de philosophie de la connaissance qui attirèrent les penseurs de ce temps. Autant que je puisse voir, aucun raisonnement susceptible d'être rapporté au domaine de l'analyse économique ne se présente dans les travaux des maîtres tels que, pour citer quelques noms, Érigène, Abélard, Saint-Anselme, ou Jean de Salisbury⁴³ ».

Cependant, durant la période médiévale, la pensée économique sera fortement influencée par Saint-Thomas d'Aquin (1226-1274). Cette période n'aura pas de réflexion particulière sur le rapport de l'économie à la Nature cependant, par sa critique du commerce, de l'usure et du prêt à intérêt, la pensée thomiste est une pensée qui s'articule autour de l'idée d'une consommation respectueuse et d'une activité économique juste d'un point de vue moral et soumise à la foi chrétienne. Ceci débouche sur des considérations économiques visant à une consommation modérée, réfléchie, jamais dans le but d'un profit sans limites et d'une accumulation de richesse au détriment des autres.

Thomas d'Aquin s'appuiera sur Aristote pour échafauder sa réflexion économique. Il reprendra la pensée aristotélicienne en ce qui concerne l'idée que la communauté est naturelle pour l'être humain, d'où la définition de l'homme en tant qu'animal politique. C'est dans sa célèbre *Somme théologique* que Thomas d'Aquin fera de longs développements sur l'économie. À la différence notable d'Aristote pour lequel le travail manuel doit relever de l'esclave et non du citoyen, Thomas d'Aquin en s'appuyant sur les évangiles, considère que le travail est une activité naturelle pour l'homme libre et, c'est aussi pour cela qu'à l'opposé du philosophe grec, il condamnera l'esclavage. La pensée thomiste est aussi profondément attachée à la propriété privée. Il démontre à plusieurs reprises dans la *Somme théologique* qu'il est permis à l'homme de posséder quelque chose en propre, ce qui constitue *de facto* le fondement de la propriété privée. Cette dernière est pour lui de droit naturel et s'appuie sur trois fondements importants. D'abord, les individus s'occupent mieux de ce qui leur appartient en propre. Ensuite, leur productivité sera a priori supérieure pour leur propre compte que pour le compte d'autrui et enfin, l'ordre social est mieux préservé lorsque l'on évite les conflits liés à la propriété collective.

Thomas d'Aquin va aussi distinguer entre la justice distributive – le souverain qui partage les biens entre ses sujets – et la justice commutative qui préside aux échanges

⁴² André Lapidus, Une introduction à la pensée économique médiévale, In *Nouvelle histoire de la pensée économique*, Éditions la découverte, Paris, 1992, p.24.

⁴³ Joseph Schumpeter ; *Histoire de l'analyse économique*, nrf Gallimard, 1983, p.127.

entre les individus. Il en ressortira un principe fondamental qui est que personne ne doit s'enrichir aux dépens des autres. Les prix tout comme les salaires, doivent être fixés dans le respect de la justice commutative et le principe d'une vie décente pour tous. Dans la même logique, Thomas d'Aquin suit de près Aristote dans sa critique du commerce. Il constate qu'il y a quelque chose de vil dans le commerce en lui-même car, on ne doit pas obtenir de profits par l'échange. Vendre plus cher que l'on achète est donc une faute morale pour Thomas d'Aquin. Tout comme Aristote, il n'admet pas le prêt à intérêt car pour lui, recevoir une usure⁴⁴ pour de l'argent prêté relève là encore de la faute morale et du péché eu égard à la théologie chrétienne. La monnaie est en effet considérée comme un moyen d'échange et une mesure de la valeur, elle ne doit pas faire l'objet d'une utilité en soi. En ce sens, la pensée médiévale et singulièrement la pensée thomiste, ne s'interroge pas directement sur le rapport de l'économie et de la Nature mais elle s'inscrit tout comme les penseurs de la période antique, dans une optique de rapports économiques tempérés et modérés. On peut donc affirmer que rien chez les scholastiques, ne concerne les relations de l'économie à son environnement. Leurs préoccupations essentiellement théologiques et morales ne s'inquiètent pas des conditions dans lesquelles sont produites les marchandises même si certains auteurs constatent déjà un début de déforestation et de l'altération de la biosphère dans plusieurs régions d'Europe⁴⁵.

Si la propriété privée est acceptée dans la pensée médiévale, celle-ci ne doit pas pour autant déboucher sur une volonté de profits commerciaux qui se font aux dépens d'autrui. Cette stagnation économique du Moyen Âge par sa tempérance et sa mesure dans l'acte économique n'a pas porté atteinte de façon importante à la Nature.

5) Les Mercantilistes : une réflexion sur l'enrichissement de l'État peu soucieuse de la Nature mais dépendante de celle-ci

De même, la question de l'économie à son environnement ne sera pas une préoccupation importante chez les Mercantilistes qui succèdent aux scholastiques à partir du XVI^{ème} siècle. La découverte de l'Amérique et l'afflux de métaux précieux, en Espagne conduit la pensée économique Mercantiliste à privilégier ses analyses sur l'augmentation de la richesse des États par l'accumulation de métaux précieux et de la monnaie. Ceux-ci proviennent en grande partie d'un excédent de la balance commerciale réalisé par un protectionnisme et des exportations importantes. Ainsi, lorsque les Mercantilistes se demandent ce qui fonde la puissance d'une nation, ils répondent : sa richesse. Cette richesse est d'ordre militaire ou d'ordre économique. Militaire, elle repose sur l'importance de la population d'une nation. Économique, la richesse d'une nation dépend de son stock de métaux précieux. Cela justifie une intervention de la puissance publique pour attirer et conserver sur le territoire national l'or et d'argent.

Pour accroître le stock de métaux précieux, fondement de la richesse et de la puissance d'une nation, plusieurs instruments de politique économique ont été proposés par les Mercantilistes. L'objectif est d'obtenir une balance commerciale positive. Le rôle de l'État est d'encourager les expéditions permettant d'aller chercher l'or et argent directement aux Amériques. Par la suite, l'État doit mettre en place une

⁴⁴ L'usure est ici synonyme d'intérêt.

⁴⁵ Jean Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1975.

politique protectionniste afin d'empêcher l'entrée de marchandises importées payables en métal précieux. Cependant, si la Nature est exclue explicitement du champ réflexif des Mercantilistes, l'importance accordée à l'or et aux métaux précieux en général, montre une certaine dépendance vis-à-vis de ceux-ci. La richesse reste donc en tout état de cause subordonnée à la générosité de la Nature

Enfin, on notera toutefois avec intérêt que le mercantilisme français, avec l'agrarianisme de Sully ministre d'Henri IV, préconise de protéger l'agriculture, richesse fondamentale de la France : « *Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France*⁴⁶ ».

6) Les Physiocrates : l'économie soumise au pouvoir de la Nature

Si la question de l'économie et de la nature n'intéresse pas au premier chef les Mercantilistes, elle sera par contre au cœur de la réflexion des physiocrates. En effet, la physiocratie vient étymologiquement de *physis*, la nature et de *kratos*, le gouvernement, le pouvoir. L'expression physiocratie vient du philosophe et économiste Pierre Samuel Du Pont de Nemours (1739-1817). Ce courant exclusivement français, s'inscrit dans le foisonnement intellectuel de la seconde moitié du 18^{ème} siècle. Sous l'autorité de Vincent de Gournay (1712-1759), beaucoup de publications économiques s'intéressant au commerce paraissent entre 1750-1756. Des publications comme celles de C.J Herbert avec son *Essai sur la police générale des grains* en 1755, préciseront la politique à suivre en matière de commercialisation des blés. Duhamel de Monceau publiera son *Traité sur la culture des terres* en 1750 et *Traité de la conservation des grains* en 1753, ouvrages dans lesquels il fera le point sur des techniques agricoles efficaces. Tous ces ouvrages auront l'attention particulière de l'administration et des intellectuels de l'époque. Cela s'explique par les transformations qui touchent le monde agricole depuis les années 1730. À cette période, il y a une tendance séculaire à la hausse du prix du blé et de la rente qui est associée à des crises cycliques importantes impulsées par l'agriculture. On citera à titre illustratif la crise de 1752-1755 par exemple.

L'école physiocratique est considérée souvent comme la première véritable école de pensée économique avec un programme économique clairement précisé : l'analyse de la circulation des richesses de la nation.

Le leader incontesté de ce courant physiocratique est François Quesnay (1694-1774). Son œuvre présente une triple dimension qui associe une théorie de l'ordre naturel provenant de la philosophie de Malebranche, le sensualisme de Condillac et le rationalisme de Descartes. Comme nombre de grands économistes du 18^{ème} et du 19^{ème} siècle, Quesnay est un penseur du social dans sa globalité. Sa vision totalisante de la société s'appuie sur ses lectures des philosophes grecs, mais aussi de Descartes et Shaftesbury. Cependant, Quesnay est médecin et homme de sciences exactes avant d'être économiste. Secrétaire général de l'Académie de chirurgie, il devient médecin attitré de Louis XV. Il s'adonne à l'économie sur le tard mais son œuvre économique n'en est pas moins impressionnante.

⁴⁶ Sully, *Économies royales*, Joseph Chailley éditeur, Paris, Guillaumin 1820, p.96.

Quesnay publie en 1758 son *Tableau économique*. Dans cet ouvrage il décrit les mécanismes de production, de circulation et d'utilisation de la richesse créée au sein d'une économie. Rétrospectivement, il s'agit de la première analyse macroéconomique qui donne une représentation chiffrée des mécanismes de la vie économique.

Dans son *Tableau*, Quesnay considère trois classes de citoyens dans la nation. D'abord la classe des agriculteurs. Ceux-ci qui constituent l'unique classe productive car seule l'agriculture est pourvoyeuse d'un produit net⁴⁷. Ensuite, il définit la classe des propriétaires constituées des propriétaires fonciers, du souverain et des décimateurs⁴⁸. Cette classe des propriétaires vit des surplus dégagés par l'agriculture. Enfin, la classe stérile qui est composée de tous ceux qui ne sont pas dans le domaine agricole et qui ne font que transformer les produits offerts par la nature. On y retrouve les artisans, les commerçants, les artistes, les fonctionnaires et les soldats. Tout au long du *Tableau économique*, Quesnay montre comment la production de richesses nettes découle de la seule activité agricole, les activités industrielles ou de services ne faisant que transformer les biens sans les multiplier. Puis, il décrit la façon dont la richesse créée est répartie sous forme de revenus dans le circuit économique. Enfin, il présente l'utilisation de ces revenus sous forme d'achats de biens de consommation.

On en déduit fort logiquement que le développement de l'agriculture doit être un objectif prioritaire pour la nation qu'il appelle même « le Royaume agricole ». Le mouvement physiocratique à l'opposé des mercantilistes interventionnistes et protectionnistes, sera pour un libéralisme économique fort et assumé. Quesnay préconise ainsi la libéralisation totale du commerce des grains. Le maintien d'un prix élevé du blé est perçu comme une nécessité afin de stimuler la production agricole. À un système fiscal lourd et complexe, Quesnay et ses disciples proposeront un impôt unique sur le produit net et seront les inventeurs de l'expression « laissez-faire les hommes, laissez-passer les marchandises ».

Sur un plan épistémologique, on constate que l'École physiocratique soutient que l'économie est dirigée par des lois naturelles identiques à celles des sciences exactes en général et de la physique en particulier :

« La science économique n'étant autre chose que l'application de l'ordre naturel au gouvernement des sociétés, est aussi constante dans ses principes et aussi susceptible de démonstration que les sciences physiques les plus certaines⁴⁹ ».

Ces lois économiques peuvent avoir prétention à l'universalité mais elles exigent en retour, un libéralisme économique total. C'est ainsi qu'analysant la pensée Physiocratique, René Passet nous dit :

« L'image de l'économie qui ressort de cette approche est celle d'une activité régie par des lois naturelles, mettant en œuvre des flux physiques et ne pouvant se perpétuer qu'à travers la reproduction de milieux naturels indépendamment duquel elle ne saurait être analysé⁵⁰ ».

⁴⁷ Le produit net peut se définir comme un produit physique issu d'un patrimoine physique qui est la terre.

⁴⁸ Les décimateurs sont ceux qui sont chargés de lever la dîme ecclésiastique.

⁴⁹ François Quesnay ; *Physiocratie ou constitution naturelle du gouvernement le plus avantageux au genre humain* ; 1768, p.9.

⁵⁰ René Passet, *L'économie et le vivant*, Payot, Paris, 1979, p.38.

Quesnay et ses disciples insistent sur la prééminence d'un ordre naturel dont les sociétés humaines doivent impérativement respecter les règles :

« On entend ici, par loi physique, le cours réglé de tout événement physique de l'ordre naturel évidemment le plus avantageux au genre humain. On entend ici, par loi morale, la règle de toute action humaine de l'ordre naturel, conforme à l'ordre physique évidemment le plus avantageux au genre humain. Ces lois forment ensemble ce que l'on appelle la loi naturelle⁵¹ ».

Cette subordination des lois humaines à l'ordre naturel et même à l'ordre cosmique est, pour Quesnay, tellement limpide que :

« Les hommes ni leurs gouvernements ne font point les lois et ne peuvent point les faire. Ils les reconnaissent comme conformes à la raison suprême qui gouverne l'Univers, ils les portent au milieu de la société... c'est pour cela qu'on les dit porteurs de lois, législateurs et qu'on n'a jamais osé dire faiseurs de lois, légisfacteurs⁵² ».

Le respect de l'ordre naturel est si prégnant chez les Physiocrates qu'il conditionne la survie des sociétés humaines : *« Nous découvrons un ordre essentiel, un ordre dont elles ne peuvent s'écarter sans trahir leurs véritables intérêts, sans cesser d'être des sociétés⁵³ ».*

Quelle conclusion tirer des rapports de l'homme à la Nature de l'antiquité à la fin du XVIII^{ème} siècle ? Une première période peut être observée. Cette première phase qui est la plus longue de l'histoire actuelle de l'humanité, s'étend des origines de l'homme jusqu'au 18^{ème} siècle. Elle se caractérise par une grande soumission et la dépendance de l'homme à la Nature mais aussi par une nécessaire adaptation à son milieu dans des économies de subsistance où l'agriculture est prédominante. Doté de technologies archaïques et de moyens limités, l'homme exerce par ses activités économiques, une pression nulle ou très faible sur les écosystèmes. L'ordre naturel est un ordre divin et l'obéissance aux lois naturelles est une soumission à l'ordre divin comme au Moyen Âge. La notion de croissance économique est inexistante. Lors des années fastes les surplus sont réinvestis dans le sacré et dans les dépenses somptuaires ou encore les surplus sont mis en réserve pour compenser les carences des années maigres.

« À l'état de dépendance vis-à-vis des forces naturelles, qui est celui des sociétés nomades, agricoles ou pré-industrielles correspond, jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, une certaine attitude de soumission. Dépendantes, ces sociétés le sont (...) dans tous les domaines : dans leurs possibilités de survie liées à la plus ou moins grande générosité du milieu, dans la nature des énergies et des matériaux qu'elles mettent en œuvre, dans leurs rythmes de travail subordonnés à l'éternel recommencement des choses (l'alternance du jour et de la nuit, le retour des saisons...); les techniques de production, encore archaïques, ont un impact pratiquement nul sur la biosphère (...) Un équilibre,

⁵¹ Quesnay, Droit naturel ; Œuvres, pp. 372-373.

⁵² Pierre Samuel Du Pont de Nemours, *Maximes du Docteur Quesnay*, dans Eugène Daire, *Physiocrates* (1843), Osnabrück, Zeller, 1966, pp.389-390.

⁵³ Le Mercier de la Rivière, *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, 1767, p.17, Paris et Londres, Dessaint et Nourse

qui n'a rien de nécessairement idyllique, s'établit entre le milieu souvent avare de ses fruits et l'homme. Ce dernier, soumis aux lois de la nature, vit en symbiose avec le cosmos auquel il a conscience d'appartenir⁵⁴ ».

7) Instrumentalisation de la Nature, rationalité, mathématiques : la période moderne

Cependant, la fin du XVII^{ème} siècle européen en faisant triompher la rationalité et les mathématiques sur la matérialité du monde, prépare à une véritable rupture épistémologique. Le XVIII^{ème} siècle sera dans la continuité de ce changement de paradigme qui, en économie, sera parachevé par l'école Classique à la fin du XVIII^{ème} siècle et surtout au XIX^{ème} siècle.

« La nature n'est plus le vaste organisme peuplé de divinités, doté d'une âme et porteur de fins de l'Antiquité. La philosophie de Descartes entreprend de séparer radicalement l'esprit de la matière, et de réduire la nature à la matière et au mouvement. La science moderne dans le sillage de la révolution galiléenne puis de la physique newtonienne, achève de faire du monde non humain un univers de matière brute, homogène et quantifiable. De cette objectivation de la nature, gouvernée par des lois désormais universelles, se dégage la vision d'une vaste machine construite par un Dieu géomètre et ingénieur (...). La nature est un être muet, inerte et anonyme, devenu simple moyen au service de fins qui lui sont étrangères⁵⁵ ».

Ce moment particulier de l'histoire des sciences est une conjonction de la montée en puissance des sciences exactes physico-mathématiques et un projet de domination de la Nature afin de satisfaire les besoins humains. Ce projet se retrouve chez Francis Bacon pour lequel la compréhension scientifique et la maîtrise des lois naturelles étaient un moyen d'accéder à un nouvel Eden. Bacon influencera Descartes et, ce dernier annonce la victoire de la science et la maîtrise de la Nature dont il est possible désormais de maîtriser les contours et d'instrumentaliser les fruits :

“Sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique (...) j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusqu'à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie (...) On peut en trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais

⁵⁴ René Passet, *L'économique et le vivant*, Payot, Paris, 1979, p.34.

⁵⁵ Dominique Bourg, Augustin Fragnière, *La pensée écologique une anthologie*, p.13, PUF, Paris, 2014.

principalement aussi pour la conservation de la santé laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie⁵⁶ ».

Plus tard, au XVIII^{ème} siècle, de nombreux auteurs se mirent à parler souvent de la nature-machine. Beaucoup d'historiens des sciences voient dans cette conception mécaniste et instrumentale de la Nature, une des sources lointaines de la crise de l'environnement que nous connaissons actuellement :

« Les implications de cette conception mécaniste étaient terriblement inquiétantes. En réduisant les plantes et les animaux à de la matière inanimée, à un simple conglomerat de particules atomiques dénuées de sens ou d'intelligence interne, les naturalistes faisaient sauter les derniers garde-fous, protégeant les ressources naturelles d'une exploitation sans retenue⁵⁷ ».

8) Révolution industrielle, École Classique et Néo-Classique : de la Nature impérissable à la Nature proie

Cette conception instrumentale de la Nature est quasi concomitante de la Révolution industrielle de la fin du XVIII^{ème} siècle. Ces débuts de l'industrialisation remettent fondamentalement en cause la vision exclusivement agrarienne des Physiocrates. C'est explicitement le début de la seconde phase de la relation entre l'Homme et la Nature. La Révolution industrielle se manifeste par l'apparition d'innovations dans le secteur du textile avec la machine à tisser. Elle se traduit aussi dans le machinisme avec le perfectionnement de la machine à vapeur mais aussi dans la sidérurgie et la métallurgie avec la diffusion des hauts-fourneaux et un peu plus tard dans d'autres domaines comme le transport ou la chimie. Ainsi, de nombreux écosystèmes créés par l'industrialisation voient le jour et se font parfois les concurrents directs de l'écosystème naturel. Dans ce contexte, la Nature ne peut plus être l'unique pourvoyeuse de richesses. C'est dans ce contexte de Révolution industrielle que, de la soumission à la Nature, l'homme passe à une attitude de domination de celle-ci. Cette maîtrise croissante de l'environnement naturel engendre des augmentations spectaculaires de la productivité donnant lieu à des surplus croissants et à une accumulation, source de richesse.

À partir de la conception mécaniste de la nature et de la Révolution industrielle, l'homme semble dépasser les contraintes que lui imposait une Nature que les possibilités techniques d'alors rendaient impossibles à maîtriser. À partir de la Révolution industrielle, l'homme cherche à soumettre cette Nature à ses besoins. Le savoir scientifique s'impose face à la religion et, la nature devient « *Plus une proie à saccager qu'un capital à ménager*⁵⁸ » comme le disait Théodore Monod.

À la même période, Adam Smith sort en 1776 ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Cet ouvrage fonde les débuts de l'École Classique

⁵⁶ Descartes, *Discours de la méthode* (1637), 6e partie, Bibliothèque de la Pléiade, Éd. Gallimard, 1966, p. 168.

⁵⁷ Donald Worster cité par Dominique Bourg et Augustin Fragnière, *La pensée écologique une anthologie*, PUF, Paris, 2014, p.13.

⁵⁸ Théodore Monod, L'homme contre la nature, Revue du Christianisme social, juillet-août 1962.

avec comme principaux représentants Malthus, Stuart Mill et Ricardo en Grande-Bretagne, Jean-Baptiste Say et Frédéric Bastiat en France. L'École Classique va raisonner en termes de reproduction et dans ce cadre, le prix est égal à la somme des coûts et il se décompose pour Smith en salaire, profit et rente foncière qui sont les trois sources primitives de tout revenu. La Providence a offert aux hommes des ressources naturelles mais celles-ci ne sont valorisées que par le travail :

« La valeur d'une denrée quelconque pour celui qui la possède, et qui n'entend pas en user ou la consommer lui-même, mais qui a l'intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander. Le travail est donc la mesure réelle de la valeur échangeable de toute marchandise⁵⁹ ».

L'École Classique construira analytiquement une théorie de la valeur travail qui définit la valeur d'un bien comme la somme des coûts nécessaires à sa production. Seul le travail est considéré comme productif et, pour les Classiques, le facteur naturel est considéré comme inaltérable et indestructible. Il est considéré comme un bien libre et en aucun cas menacé par les activités humaines. David Ricardo va ainsi faire la différence entre les « facultés originelles et impérissables » du sol et l'enrichissement apporté par les propriétaires fonciers via le travail. Le patrimoine naturel est considéré comme inaltérable. Ricardo parle « des propriétés indestructibles de la terre » et il précise :

« L'eau et l'air sont très utiles et même indispensables à la vie ; il n'existe pourtant rien contre quoi, dans des circonstances normales, ils puissent être échangés⁶⁰ ».

Dans la même logique, Jean-Baptiste Say déclare :

« Les richesses naturelles sont inépuisables car sans cela nous ne les obtiendrions pas gratuitement. Ne pouvant être multipliées ni épuisées, elles ne sont pas l'objet des sciences économiques⁶¹ ».

Selon la théorie de la valeur travail des Classiques, seule la quantité de travail consacrée à la production de biens, explique la valeur d'échange. Elle exclut les biens non reproductibles du champ de l'économie. Avec la main invisible de Smith, le marché devient un élément prédominant de la société. Les ajustements qui s'y réalisent ne dépendent plus d'un ordre naturel ou divin, mais sont commandés par la poursuite des intérêts individuels qui convergent, grâce au mécanisme des prix, vers la poursuite de l'intérêt collectif.

« Le système se justifie par son propre équilibre : c'est en lui-même qu'il trouve sa cohérence : les ajustements qui le caractérisent ne sont pas liés à une intervention divine comme chez les Physiocrates, mais à une force interne, la poursuite des intérêts privés dont la gouvernance assure la réalisation de l'intérêt collectif. Grâce au mécanisme des prix d'une part et au rétablissement automatique de la balance du commerce d'autre part, le marché tend toujours vers l'équilibre⁶² ».

⁵⁹ Adam Smith, La richesse des nations, GF-Flammarion, Paris, 1991, p.99

⁶⁰ David Ricardo, Des principes de l'économie politique et de l'impôt, GF-Flammarion, Paris, 1992, p.51.

⁶¹ Jean-Baptiste Say, Cours complet d'économie politique pratique, Bruxelles, J-P Méline éditeur 1832, p.83.

⁶² René Passet, L'économie et le vivant, Payot, Paris, 1979, pp.41-42.

Par la suite, l'économie Néo-Classique naît dans les années 1870 avec Jevons, Menger et Walras. Cette École Néo-Classique va s'opposer à l'École Classique sur un point fondamental : pour les Classiques, la valeur des biens est définie de façon objective en référence au travail. Cette valeur est égale à la quantité de travail commandé ou à la quantité de travail – direct et indirect – incorporé dans les biens. Les Néo-Classiques ont une optique différente. Pour eux, la valeur des biens est définie de façon subjective, en référence au besoin que satisfait le bien. Les Classiques parlent de la valeur travail des biens, les néoclassiques évoquent la valeur utilité des biens. L'utilité d'un bien est définie comme la satisfaction qu'un agent retire de la consommation d'un bien ou d'un service. La satisfaction est de nature individuelle et subjective. La valeur d'un bien, son prix, dépend, pour les néoclassiques, de la satisfaction qu'il procure. Toute référence au travail et au coût de production est donc abandonnée.

Cette École Néo-Classique s'inscrit totalement et surtout avec Jevons et Walras, dans la logique purement hypothético-déductive. L'économie pure chère à Walras conduit à des lois économiques générales et universelles intrinsèquement mathématiques. C'est pour cela qu'il définit l'économie politique pure comme étant « *la théorie de la détermination des prix sous un régime hypothétique de libre concurrence absolue*⁶³ ». Il définit aussi la richesse sociale comme

« *L'ensemble des choses matérielles ou immatérielles qui sont rares, c'est-à-dire qui, d'une part, nous sont utiles, et qui, d'autre part, n'existent à notre disposition qu'en quantité limitée*⁶⁴ ».

Ces définitions sont fondamentales en ce qu'elles conduisent à privilégier une approche totalement mathématique de l'économie avec un corollaire fort : la libre concurrence ne doit jamais être faussée et toute intervention étatique est à proscrire. De même, l'utilité et la rareté étant désormais le fondement de la valeur des biens, on en déduit que plus un bien est utile et rare, et plus il a de la valeur. Cette valeur déterminant la dépense que le consommateur est disposé à engager pour se procurer une unité du bien satisfaisant son besoin. C'est la raison pour laquelle :

« *L'appareil économique se tourne spontanément vers la satisfaction des besoins humains et ce sont ces besoins qui règlent la production*⁶⁵ ».

En conséquence, après la définition de la richesse sociale fondée sur la rareté et l'utilité, Walras fera une précision majeure qui explique toute la difficulté pour l'École Néo-Classique d'intégrer la Nature et l'environnement à la science économique. Nous atteignons ici le summum du malentendu entre l'Homme et la nature :

« *Je dis que les choses n'existent à notre disposition qu'en quantité limitée du moment où elles n'existent pas en quantité telle que chacun de nous en trouve à sa portée à discrétion pour satisfaire entièrement le besoin qu'il en a. Il y a dans le monde un certain nombre d'utilités qui, lorsqu'elles ne manquent pas totalement, existent à notre disposition en quantité illimitée. Ainsi l'air atmosphérique, la lumière et la chaleur du soleil quand le soleil est levé, l'eau au bord des lacs, des fleuves et des rivières se rencontrent en telle quantité qu'il n'en peut manquer à personne, chacun en prenant même tant qu'il en veut. Ces*

⁶³ Léon Walras, *Éléments d'économie politique pure*, Economica, Paris, 1988, p.11.

⁶⁴ Ibid, p.45.

⁶⁵ René Passet, *L'économique et le vivant*, Payot, Paris, 1979, p.44.

choses sont utiles, généralement ne sont pas rares et ne font pas partie de la richesse sociale⁶⁶ ».

En conclusion, les philosophes et les économistes antiques jusqu'au début du XVIII^{ème} siècle sont fondamentalement respectueux de la nature. Celle-ci est au cœur des rapports sociaux-économiques et politiques et, elle est perçue plus comme une fin en soi que l'homme doit respecter et intégrer à des processus productifs essentiellement agricoles, que comme un moyen dont il s'agit de tirer le plus de profit. Cette période peut être considérée comme le premier moment du rapport homme/nature et où à cette époque l'homme est soumis à la Nature. Celle-ci est une puissance qu'il est difficile de contrôler et la dépendance vis-à-vis des forces naturelles est réelle. Il s'agit d'éviter les disettes et les famines en espérant que les aléas du climat ne réduiront pas à néant les cultures agricoles.

Avec le cartésianisme et la montée en puissance de la connaissance scientifique, le paradigme changera radicalement : de fin, la nature devient un moyen de satisfaire les besoins humains. La Révolution industrielle et la pensée Classique vont accélérer le processus de chosification et d'instrumentalisation de la nature : c'est le début de la seconde phase de la relation entre l'Homme et la Nature. De fin à moyen, elle devient même une proie : le facteur naturel est même perçu comme inaltérable, il n'y a donc aucun risque à l'utiliser sans tenir compte des conséquences. Cette période se caractérise par la domination de la nature à des fins économiques. La nature est perçue désormais comme un ensemble de ressources considérées comme inépuisables et inextinguibles. Tout ce que la Nature offre n'a pas de valeur car ce n'est pas le fruit d'un travail, fondement de la valeur chez les Classiques.

La pensée néo-classique ira même encore plus loin car, en fondant la valeur sur l'utilité et la rareté et, la nature semblant infiniment abondante, est *ipso facto* exclue du champ économique. La logique hyper productiviste et le consumérisme étaient nés et la nature totalement instrumentalisée était embarquée dans une logique aussi dangereuse que dévastatrice pour l'humanité. En se réduisant aux seules forces du marché, et à la seule logique marchande, l'économie Néo-Classique parachève la domination de la Nature par l'Homme conduisant à une logique économique mortifère :

« La simple contemplation de ses équilibres internes, abstraction faite de tout ce qui concerne le vivant. La rupture est totale (...) ayant évacué toute référence à la nature et aux finalités humaines, c'est dans la logique des choses mortes (les marchandises, le profit monétaire) que le système cherche sa justification. Or les lois de cette logique s'opposent à celle du vivant⁶⁷ ».

Peut-être alors faut-il se tourner vers la psychanalyse pour comprendre l'économisme destructeur contemporain. Le capitalisme financier actuel ne serait alors que dans une logique auto-destructrice prédite par Marx, mais aussi Freud :

⁶⁶ Léon Walras, *Éléments d'économie politique pure*, Economica, Paris, 1988, p.46.

⁶⁷ René Passet, *L'économie et le vivant*, Payot, Paris, 1979, p.46.

« Les hommes sont maintenant parvenus aussi loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier⁶⁸ ».

C'est aussi ce que nous disent Dostaler et Maris :

« À nouveau, le capitalisme, par sa course effrénée au profit, son désir toujours plus intense d'accumulation, a libéré ce qui est enfoui au plus profond de lui-même et le meut de toute son énergie : la pulsion de mort. Ce que nous croyions être la « mondialisation heureuse » n'était que la démesure de l'argent fou et sa pulsion destructrice⁶⁹ ».

L'argent et plus généralement la monnaie, n'est pas ce voile neutre dont parlent les Classiques. L'argent porte même *« Toutes les angoisses et les pulsions de l'humanité entraînée dans ce maelström de croissance et d'accumulation de biens de déchets, de destruction de la nature⁷⁰ ».*

⁶⁸ Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture*, Œuvres complètes, Puf, 1994, t. XVIII,

⁶⁹ Gilles Dostaler et Bernard Maris, *Capitalisme et pulsion de mort*, Albin Michel, 2009, P.8.

⁷⁰ Ibid. P.8